



**Rachid Taha** et les 30 ans de Nuits d'Afrique *Page E 2*



**L'homme nu** au pays de l'or noir *Page E 7*

# Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 9 ET DIMANCHE 10 JUILLET 2016



UNIVERSAL CITY STUDIOS



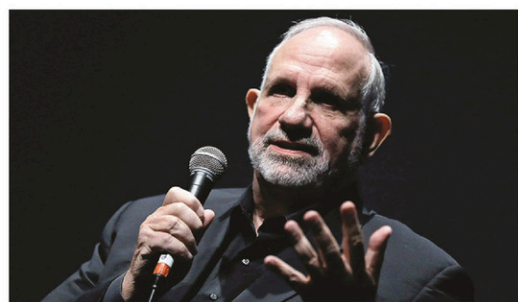
ORION PICTURES

De haut en bas: Al Pacino et Penelope Ann Miller dans *L'impasse*; Angie Dickinson et Brian De Palma pendant le tournage de *Pulsions*

## DE PALMA vu par...

Snobé chez lui, le cinéaste américain a des admirateurs parmi ses pairs québécois

Du 15 au 28 juillet, le cinéma du Parc présentera un documentaire attendu par de nombreux cinéphiles: *De Palma*, dans lequel le cinéaste de 75 ans se livre avec une franchise aussi désarmante qu'enthousiasmante. Pour l'occasion, une mini-rétrospective réunissant les films *Obsession*, *Carrie*, *Dressed to Kill*, *Blow Out* et *Carlito's Way* sera proposée.



JOHN LAMPARSKI AGENCE FRANCE-PRESSE  
Le cinéaste Brian De Palma lors du 53<sup>e</sup> Festival de New York

FRANÇOIS LÉVESQUE

Contemporain et ami proche de Steven Spielberg, de Martin Scorsese, de George Lucas et de Francis Ford Coppola, Brian De Palma fait figure d'enfant terrible de la fratrie. Boudé par la critique américaine, louangé par la critique française, il travaille désormais exclusivement en Europe. Peut-être parce que son cinéma est souvent mésestimé, il est de ces auteurs qu'on a irrésistiblement envie de « défendre », comme l'écrivit un jour l'influente critique du *New Yorker* Pauline Kael, de son vivant l'une des rares aux États-Unis à avoir encensé le réalisateur, dont elle résuma ainsi la démarche:

« *De Palma a mis au point un voyeurisme poétique quasi surréaliste — l'expression stylisée d'un esprit délicieusement tordu. Il n'utilise pas l'art à des fins voyeuristes; il utilise le voyeurisme comme une stratégie et un thème afin d'alimenter son art satirique. Il met en relief le fait que le voyeurisme fait partie intégrante de la nature des films.* » La nature des films: voilà bien le thème de prédilection de De Palma. Pas étonnant qu'autant de cinéastes se passionnent pour son œuvre. On en a trouvé quelques-uns au Québec. Propos choisis.

Philippe Lesage, réalisateur (*Ce cœur qui bat*, *Les démons*) — J'étais à treize ans fas-

ciné par le cinéma américain et admiratif devant lui. Mes idoles étaient barbares et s'appelaient Coppola, Scorsese, De Palma. Je snobais déjà Spielberg, qui faisait, à mon avis, des films édulcorés pour enfants, qui manquaient de violence! De Palma était en ce sens le plus vicieux, le plus pervers, le plus voyeur, le plus virtuose et le plus sanglant. Cette fascination d'un jeune adolescent cinéphile à l'égard d'un cinéma violent n'est pas rare [...] C'est un peu comme si les pulsions sexuelles naissantes et souvent frustrées de cet âge-là se sublimaient au contact d'une représentation esthétique, romancée, et hautement spectaculaire de la violence. De Palma était le seul qui ramenait en parallèle l'érotisme pouvant titiller l'ado boutonneux au spectacle flamboyant d'une violence méticuleusement mise en scène.

Robin Aubert, réalisateur (*À l'origine d'un cri*, *Les affamés*) — J'ai toujours associé De Palma à Coppola et Scorsese. Probablement à cause de certains thèmes. Mais des

VOIR PAGE E 5: DE PALMA

Lire aussi: *Vertigo* et *Obsession*: œuvres hantées. Un texte de François Lévesque. *Page E 5*

clara beaudoux @clarabdx

Comme tu avais l'air rigolote, là, Madeleine #Madeleineproject



TWITTER

En ligne, *Madeleine Project* a fait cliquer plus de 120 000 personnes sur la page *Storify*.

## La petite histoire qui raconte la grande

*Madeleine Project* remonte par fragments le fil d'une vie oubliée dans une cave

FABIEN DEGLISE

C'est l'histoire d'une vie dont la mémoire était condamnée à disparaître complètement, comme c'est le cas généralement quand un anonyme s'éteint. Heureusement, des gens n'ont pas fait leur travail correctement...

Conséquence: la cave n° 16 de l'appartement parisien dont Clara Beaudoux a pris possession l'an dernier n'a jamais été vidée, contrairement à ce qui est prévu au contrat. Cela a permis à cette journaliste française, un tantinet fouineuse, d'y trouver toute une vie en morceaux, rangés dans des boîtes de carton, des valises, posés sur des tonnes de papiers ou incarnés dans un ensemble hétéroclite d'objets.

Cette mémoire, propriété de l'ancienne occupante des lieux, une vieille Parisienne décédée en 2012 à l'âge de 97 ans, aurait dû finir dans un dépôt. Elle nourrit plutôt depuis novembre dernier un étonnant projet documentaire: le *Madeleine Project* — à l'anglaise, forcément, puisqu'il a été façonné en France — qui, sur Twitter, sous le mot-clic #madeleineproject, remonte le fil d'une vie oubliée, fragment par fragment. L'exercice captivant vient de muter dans un bouquin, publié chez les bien nommées Éditions du sous-sol. Clara Beaudoux y relate en images et en textes courts les deux premières saisons de cette autopsie en règle et en public d'une existence humaine singulière et attachante, tant les composantes accumulées dans cette cave construisent une vie qui ressemble finalement à des millions d'autres.

« *L'idée de conserver une trace imprimée de ce projet était importante pour moi*, résume à l'autre bout du fil Clara Beaudoux, jointe cette semaine par *Le Devoir* dans sa vie parisienne. *Ce reportage documentaire est né dans les univers numériques, des lieux qui bouleversent notre rapport aux archives. Avec le papier, je voulais donner à cette mémoire exposée un caractère plus tangible pour lui permettre de persister un peu plus dans le temps.* »



VOIR PAGE E 7: MADELEINE

DÉCOU/REZ L'ART

Contemporain  
Inuit  
Décoratifs et design

Installations. À grande échelle.  
Exposition inaugurale présentée par au nouveau pavillon Pierre Lassonde

MNBAQ.ORG

Québec Canada



Musée national des beaux-arts du Québec

Québec

# CULTURE › MUSIQUE

CLASSIQUE

## Les pianistes de Lanaudière

CHRISTOPHE HUSS

Le 39<sup>e</sup> Festival de Lanaudière s'ouvre ce samedi soir à 20 h à l'Amphithéâtre Fernand-Lindsay avec le 1<sup>er</sup> Concerto de Tchaïkovski joué par Alain Lefèvre et dirigé par Gregory Vajda, à la tête de l'Orchestre du Festival.

Le festif programme d'ouverture, qui comprend également *La tempête* et *Roméo et Juliette* de Tchaïkovski, ainsi que les *Fêtes romaines* de Respighi, représente une belle revanche pour Alain Lefèvre.

Se souvient-on qu'avant d'en être le porte-parole, Alain Lefèvre fut le grand banni du Festival de Lanaudière, où il ne débuta qu'en... 2004? La pression populaire avait eu raison des réticences des responsables du Festival. Ainsi, feu le père Lindsay nous déclarait à l'aube du Festival 2005: «*On se faisait dire par des amateurs de musique: "Mais enfin, vous n'avez pas encore eu Alain Lefèvre!"*»

La motivation n'était alors pas encore à son comble. Ainsi, en 2005, le pianiste québécois en était réduit à écouter des coulisses Nikolai Luganski ouvrir le Festival avec... le 1<sup>er</sup> Concerto de Tchaïkovski, lui-même ayant été engagé pour le Concerto de Québec d'André Mathieu lors du même concert. Voler, par sa fougue, la vedette à l'aristocratique pianiste russe avait sans doute été une douce revanche pour le pianiste québécois.

Les temps ont changé. Un tel partage de scène ne viendrait plus à l'idée de personne et, aujourd'hui, un 1<sup>er</sup> de Tchaï-

kovski par Lefèvre a un potentiel d'attraction au moins deux fois supérieur à l'affiche Luganski que l'on pensait si porteuse à l'époque. La grande foule est attendue ce samedi.

Le Festival 2016 sera assurément celui des pianistes. La brochette de violonistes — Angèle Dubeau (ce dimanche), Anthony Marwood (le 15), Lara St John (le 23) et Alexandre Da Costa (le 24) — cède face à celle des pianistes dont, outre Lefèvre, voici les portraits.

**Tony Yike Yang. Église de Saint-Alphonse-Rodriguez, le 19 juillet.** Voici quelqu'un qui a failli faire l'histoire, mais dont l'exploit est passé presque inaperçu ici. N'eût été Charles Richard-Hamelin, Tony aurait été, à l'âge de 16 ans seulement, le premier Canadien à inscrire son nom au palmarès du Concours Chopin de Varsovie en 88 ans. Il en est toutefois le plus jeune lauréat de l'histoire, lui qui finit cinquième de la compétition 2015. À Varsovie, il dut préparer — ou, à tout le moins, sérieusement rafraîchir — le concerto à la hâte, en trois jours, lui qui ne pensait pas accéder à la finale. Au Festival, Tony Yike Yang jouera notamment la *Sonate* de Liszt et la 7<sup>e</sup> *Sonate* de Prokofiev.

**George Li. Église de Lavaltrie, le 25 juillet.** L'Américain George Li est le second du concours Tchaïkovski 2015. Si tout le monde a oublié qui a gagné ce concours, George Li y a remporté un grand succès d'estime, mais a été lui aussi éclipsé par le 4<sup>e</sup> Prix, dont on attend toujours les débuts au Québec. À 20 ans, George Li

Alain Lefèvre ouvrira le Festival de Lanaudière avec le 1<sup>er</sup> Concerto de Tchaïkovski.

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

est un francophile, qui étudie la littérature française à Harvard en parallèle de ses études de musique au New England Conservatory de Boston! Il jouera notamment la *Sonate funèbre* de Chopin.

**Nareh Arghamanyan. Église de Saint-Sulpice, le 26 juillet.** Personne, ici, n'a idée à quel point la lauréate du Concours musical international de Montréal en 2008, à l'âge de 18 ans, est devenue une grande artiste, mais aussi une pianiste spectaculaire. Elle le prouvera à la salle Bourgie la saison prochaine en interprétant *Islamey*

de Balakirev, l'œuvre pour piano la plus difficile techniquement. À Lanaudière, elle ira aux sources, avec les *Variations Goldberg* de Bach.

**Charles Richard-Hamelin. Amphithéâtre Fernand-Lindsay, 5 août.** Le pianiste québécois est devenu une sorte de héros national en remportant le 2<sup>e</sup> prix du Concours Chopin 2015. Pour son premier concert avec l'Orchestre symphonique de Montréal, il s'est soumis à un exercice amusant, laissant le public voter pour le concerto qu'il aurait à interpréter. L'exercice et son résultat lui

permettront de sortir du cadre chopinien et d'affronter un monument: le 1<sup>er</sup> Concerto pour piano de Brahms. Une chose est sûre: le 5 août à 22 h, on saura ce qu'il a dans le ventre!

**Nicholas Angelich. Amphithéâtre Fernand-Lindsay, 7 août.** Le pianiste que nous amène Yannick Nézet-Séguin pour la *Rhapsodie sur un thème de Paganini* de Rachmaninov a déjà joué à Montréal, avec lui, le 1<sup>er</sup> Concerto de Liszt et le 1<sup>er</sup> Concerto de Brahms. Angelich, né en 1970, est également un Américain francophile, qui vit à Paris et se

produit avec les plus grands artistes français. Son dernier CD, *Dedication*, vient de paraître chez Warner et comporte notamment la *Sonate* de Liszt et *Kreisleriana* de Schumann. Le pianiste d'airain réussit un Liszt impressionnant, mais semble un peu cartésien dans Schumann. Comment lui sied Rachmaninov? Réponse le 7 août.

Le Devoir

Festival de Lanaudière du 9 juillet au 7 août  
Billetterie: 1 800 561 4343  
www.lanaudiere.org

# Festival Opéra DE QUÉBEC

24 juillet au 6 août 2016

Direction générale et artistique  
Grégoire Legendre

BMO

**Starmania opéra**  
Plamondon - Berger  
30, 31 juillet, 1<sup>er</sup>, 3 et 4 août à 20 h  
Salle Louis-Fréchette, Grand Théâtre de Québec

**Les quatre ténors**  
24 juillet à 20 h  
La cour du Vieux-Séminaire de Québec

**Christophe Dumaux et Bernard Labadie**  
26 juillet à 20 h, Palais Montcalm

**Prima la musica, poi le parole Salieri**  
Le directeur de théâtre Mozart  
31 juillet, 2 et 5 août à 20 h, Théâtre La Bordée

**Gounod à l'apéro**  
25 au 29 juillet à 16 h  
Chapelle du Musée de l'Amérique francophone

**La brigade lyrique**  
Mercredi au dimanche inclusivement  
2 représentations par jour  
Divers lieux à travers la ville de Québec

**Le serpent et le chat**  
Opéra jeunesse  
24 au 29 juillet, La Maison Jaune

**Les Grands Feux Loto-Québec**  
6 août à 22h

Le rendez-vous lyrique de l'été!

billetech.com 1 877 643-8131  
festivaloperaquebec.com

30<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL NUITS D'AFRIQUE

## La grande mosaïque

YVES BERNARD

Trente ans déjà! Trente ans à ouvrir un monde et à partager les talents de l'Afrique et de sa diaspora. Cette année, du 12 au 24 juillet, le Festival international Nuits d'Afrique (FINA) offre une excitante programmation composée d'une dizaine de pointures et de plusieurs autres découvertes.

D'abord, les figures: les Sierra Leone's Refugee All Stars, Orquesta Aragón, Meisway le Mexican Institute of Sound, les Ogres de Barbak et Afrique en Cirque se produisent gratuitement au Parterre du Quartier des spectacles, alors qu'en salle on retrouve Tabou Combo, Yael Naim, Manu Dibango avec la relève montréalaise et Rachid Taha, l'enfant terrible du raï-punk et au-delà. Nous l'avons joint par téléphone.

Rachid Taha parle d'abord du concert de Montréal: «*Comme j'ai changé pas mal de musiciens, je vais donner une autre couleur aux titres que j'ai faits auparavant. J'ai des musiciens beaucoup plus rock and roll, mais n'avez pas peur, c'est pas encore Motô-rhead. En plus, comme j'ai expérimenté une tournée avec l'orchestre de Damon Albarn, j'ai peut-être quelques modifications à faire au spectacle.*»

Il s'inspire de tout, comme d'habitude. «*Il fait très mauvais avec le climat politique. J'étais à l'aéroport d'Istanbul deux heures avant l'explosion du 28 juin. Ça fait un choc, quand même. On se dit que le monde est complètement transformé et que, de part et d'autre, on est tous responsables de ce qui arrive. J'ai joué à Londres la journée du vote pour le Brexit. Je trouve ça très mauvais et on est en plein milieu des événements. Ça sent un peu la merde avec tous ces populistes d'extrême droite. Ça sent l'avant-guerre. Mais il ne faut pas se laisser envahir par la peur non plus.*»

Comme le FINA, le raï célèbre aussi ses 30 ans. Quel regard le garnement porte-t-il sur l'évolution du grand genre oranaï? «*En Algérie, c'est toujours la même chose, ils chantent*



FESTIVAL INTERNATIONAL NUITS D'AFRIQUE

Rachid Taha sera une des têtes d'affiche de Nuits d'Afrique.

*toujours pareil et c'est toujours les mêmes effets, ça n'a aucun intérêt. Les artistes ont du talent, mais la production n'est pas terrible. J'ai un projet pour faire le Trans Raï Express. C'est avec des jeunes raimens que je veux former et avec qui je voudrais tourner dans le monde.*»

À suivre de près, donc, tout comme le disque *Diwan 3* dont la production est en cours. Monsieur «*Douce France*» y ajoutera des pièces en français, dont une reprise de Piaf.

### Différentes séries

Retour au 30<sup>e</sup> FINA: cette année, on ajoute une journée à la programmation extérieure et trois concerts à la série Les Étoiles Nuits d'Afrique, qui sera animée par Salamate Gnawa, Gotta Lago et Senaya, qui proposeront des concerts avec des invités différents tous les soirs. Une nouvelle série est également à l'affiche: Voix du monde, qui permettra d'entendre le Chilien Nano Stern, la Camerounaise Kareyce Fotso, le citoyen du monde Daby Touré et le brillant musicien-comédien montréalais Adama Daou, qui s'est fait valoir auprès de Lo'Jo. Ajoutons à cette liste Ana Alcaïde, une splendide découverte mondiale, et Morige Kouyaté, qui se produira en programme double avec notre Zal Sissokho dans le cadre de La Nuit de la kora.

La série Révélation est particulièrement relevée, avec des artistes qui, sauf le Montréalais Ilam, en sont à leur première

visite à Montréal. Vaudou Game donne dans l'afro-funk togolais aux influences vaudoues. BKO Quintet mélange les traditions des griots malinkés à celles des chasseurs bambaras. Faris reprend des classiques du blues du Mississippi en tamasheq et Elida Almeida est un nouveau talent du Cap-Vert.

Comme toujours, la musique urbaine et la world 2.0 occupent heureusement leur place. La série Nuits d'Afrique Sound System propose la soirée Canicule tropicale avec le DJ californien Beto, alors que Pull-Up Selecta #6 lorgne le reggae élargi avec Krak in Dub, Dirty Dubsters, The Goods Soundsystem et Barrio Son Sao. Reste les derniers, mais non les moindres: le maïloï actuel de Grén Sémé, le hip-hop percussif de A2VT, le reggae mandingue de Dakka et la soul folk engagée mâtinée d'électro et de racines mandingues d'Inna Modja. Son disque *Motel Bamako* est un régal.

Collaborateur Le Devoir

Le FINA du 12 au 24 juillet au Balatou, au théâtre Fairmount, à la Sala Rossa, au Métropolis, au Gesù, au National et au Parterre du Quartier des spectacles.  
www.festivalnuitsdafrique.com  
Rachid Taha: au Métropolis de Montréal, le mercredi 13 juillet; à la place d'Youville de Québec, le jeudi 14 juillet.

## CULTURE › JAZZ



Pour Erik West Millette, le projet West Trainz est le voyage d'une vie.

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

## Tous à bord pour la grande fête ferroviaire

Tout un wagon de chansons pour West Trainz, le projet « toujours en train » d'Erik West Millette

SYLVAIN CORMIER

C'est entré dans sa syntaxe. Erik West Millette est toujours « en train » de faire quelque chose. C'est son expression locomotive. Son leitmotiv. Pour un peu, il causerait sur rails. Son projet West Trainz est le voyage d'une vie. « Mon plus vieux souvenir d'enfance, c'est mon grand-père Léo West qui m'amène faire un tour de locomotive de triage, dans les Laurentides », racontait-il en ces pages... en 2007. C'était juste avant qu'il ne présente le premier état de son « spectacle poétique ferroviaire » en ouverture du festival Coup de cœur francophone.

Neuf ans plus tard, il est encore en train. Plus que jamais en train. Tous aiguillages aiguillés. Tous les jours en fin d'après-midi, à cinq heures tapantes, son petit convoi — des plateformes avec les merveilleux instruments de son invention et des musiciens capables d'en tirer des sons défiant l'imagination — aura traversé le site du Festival de jazz, y compris ce samedi. Mais ce samedi, c'est aussi fête à la gare. La grande scène de la

place des Festivals sera transformée en gigantesque hall des arrivées, à ciel ouvert.

« Are you ready for the night train? » lancera Willie West, le chanteur soul qui fut à la fin des années 1970 l'un des légendaires Meters, groupe-locomotive funky-soul de La Nouvelle-Orléans. C'est aussi le cousin d'Erik West Millette. Le grand appel retentira: « All aboard! » Et ils seront nombreux à embarquer, musiciens et chanteurs, et il y aura foule sur le quai à grandeur de la rue Jeanne-Mance pour les entendre chanter des chansons de train. Celles de l'album Train Songs, et d'autres. « C'est en même temps le show du livre-disque West Trainz, avec les écrans, toutes ces images et tous ces sons ramassés lors de mes voyages en train sur tous les continents. Et il y a les invités de première classe, qui vont arriver à des moments spécifiques dans des stations spécifiques. Jordan [Officer, le doux champion guitariste] va faire le Number 9 Train, Emilie-Claire Barlow va chanter Nuages de Django, Bia fera Le train du Nord, et j'ai mon pote Papasoff pour élargir la section de

cuivres... » Au moment de l'entrevue, il a encore deux semaines pour huiler ses engrenages dans la gare de triage, tout peut encore arriver. « Il s'ajoute des passagers tous les jours! »

## Le voyage d'une vie

Gros tchou-tchou de protestation quand je demande à l'affable Erik si c'est là que le train s'arrête. « Ça va rouler jusqu'à la fin de mes jours! Je suis encore en train d'améliorer les prototypes du train de rue! C'est un projet évolutif, un collectif. T'es pas tout seul dans un train! On doit être une centaine à avoir participé à l'aventure, depuis le début. Ma prochaine étape, c'est à propos des vagabonds du rail, les hobos, du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à maintenant. Un autre disque, un autre spectacle, avec des compos, des reprises de Jimmy Rodgers [The Singing Brakeman], des bouts récités. Il y aura d'autres volumes de Train Songs. La liste arrête pas d'allonger. Il y a Scenic Railway de Gainsbourg que je voudrais faire, I'm Movin' On de Hank Snow... Il y en a tellement, c'est rendu que les artistes viennent m'en proposer. L'autre jour, c'est

Jim Corcoran qui m'en sortait une de Hank Williams. Tout le monde veut son billet de train! »

Il faut entendre la joie d'enfant seul les grands trajets des trains, du Trans-Siberian Express à l'Australian Indian Pacific. Mais qu'il observe les gens en train de gréer la promiscuité des longs trajets ou qu'il tienne la guitare pour The Chic Gamine reprenant The Locomotion, c'est pareil: le train véhicule la vie. « J'ai même un ballet érotique à propos des trains. Je suis en train d'écrire ça... » Il pouffe de rire. « Je ris, mais c'est sérieux. Il y a un fil d'Ariane qui relie tout ça, ou plutôt, il y a deux grands fils de fer, en parallèle, comme des cordes de guitare. La musique, les sons, les histoires, les gens, les chansons, on est tous dans le même train! »

## Le Devoir

West Trainz, Erik West Millette et ses invités à la place des Festivals, samedi 9 juillet à 21 h.

## Trois musiciens et sept albums

SERGE TRUFFAUT

Ils s'appellent Taj Mahal, Wadada Leo Smith et Aaron Parks. Les deux premiers sont passés par là. Par où? Le FIJM au cours des derniers jours. Le dernier s'y produira. Où et, pour quoi pas, quand? Ce samedi soir au Gesù à compter de 22h30, en trio. Aujourd'hui, on vous propose tout simplement un retour sur la discographie respective de ces messieurs. Sur les disques, c'est à souligner, disponibles. Politesse oblige, honneur au vieux du trio: Taj Mahal.

Les mutants qui étaient de ce monde en 1968 se souviendront sans peine, comme sans doute, de la publication de *The Natch'l Blues* de Taj Mahal sur l'étiquette Columbia.

Dans le genre, le blues il va sans dire, cet album eut un retentissement semblable à *Live in Cook County Jail* de B. B. King, à *East-West* de The Paul Butterfield Blues Band et à *Super Session* de Stephen Stills, Mike Bloomfield et Al Kooper. En un mot, son retentissement fut énorme.

Il en fut ainsi parce que rien dans ce disque n'est feint. Ce *Natch'l Blues* se distingua surtout par ses qualités... payannes! A la différence de ce qui était alors en vogue, soit un blues tout électrique, pesant, à l'image de Led Zeppelin et du trop bavard Cream, Mahal et ses complices avaient redonné au « p'tit » blues ses couleurs originales, soit celles des pâquerettes et non du bitume — notre homme avait étudié l'agronomie. Il faut préciser que le chanteur, guitariste et harmoniciste était entouré des Rising Sons, qui rassemblaient le guitariste Jesse Ed Davis, qui devait enregistrer avec John Lennon, George Harrison, Willie Nelson et d'autres, le bassiste Gary Gilmore et le batteur Chuck Blackwell.

Le deuxième album que nous avons retenu fut le deuxième publié toujours sur Columbia. En fait, il s'agit de l'addition de deux productions, une intitulée *Giant Step* avec The Rising Sons et l'autre réalisée en solitaire et parue sous le titre *De Ole Folks at Home*. C'est surtout pour cette dernière production que l'on vous propose ce double CD édité lui également par Columbia. Si vous appréciez ce qu'on appelle les « roots » ou l'américana, en clair, si vous aimez

Greg Brown, Bo Ramsey, Jeffrey Foucault ou Pietra Brown, alors vous adorerez ces exercices de style confectionnés en solitaire, soit avec une guitare, soit avec un banjo, ou parfois avec un harmonica. Et dire que ce *Giant Step* est sorti en... 1969! Soit plus de trente ans en avance.

Après cette période, le parcours de Taj Mahal, à l'instar de beaucoup d'autres de ses collègues, fut passablement hachuré par les rebonds du disco, du *Saturday Night Live* et par le Studio 54. Pour faire court, voilà qu'en 1993 Taj Mahal signe un chef-d'œuvre: *Dancing the Blues*, sur l'étiquette Private Music. Cette galette, notre vétéran la réalisa avec une escorte de requins de studio.

Des poids lourds aussi à l'aise avec lui qu'avec Barbra Streisand ou Eric Burdon. C'est joyeux de bout en bout. Convaincant et très séduisant.

Ce samedi soir, le trio du pianiste Aaron Parks occupera donc la scène du Gesù. De ce pianiste virtuose qui a le tact de ne pas la ramener, autrement dit d'éviter les pièges qui sont toujours tendus aux prodiges, on a retenu deux albums réalisés avec James Farm, soit ce quartet qu'il a formé avec le saxophoniste Joshua Redman, le contrebassiste Matt Penman et le batteur Eric Harland. Au cours des quatre dernières années, ce supergroupe, dans le sens noble du terme, a signé deux albums sur l'excellente étiquette Nonesuch: le premier est baptisé *James Farm*, tout simplement, puis le deuxième, *City Folk*. Ce que ces messieurs composent et exécutent loge tout le temps à l'enseigne du virevoltant. De la surprise divine. C'est réjouissant.

Du trompettiste Wadada Leo Smith, qui donna au pianiste Vijay Iyer sa véritable chance, on a retenu son inclination pour le combat, pour son implication au sein de l'Association for the Advancement of Creative Musicians de Chicago. D'où la suggestion suivante: *Wadada Leo Smith - Golden Quartet* publié en l'an 2000 par Tzadik. Avec Jack DeJohnette à la batterie, Anthony Davis au piano et Malachi Favors Magoustous à la contrebasse. On vous prévient: ça décape avec force. Mais bon... Ça nettoie les neurones.

Collaborateur  
Le Devoir

**MONTRÉAL**  
**COMPLÈTEMENT**  
**CIRQUE**

UN FESTIVAL  
**To Hu**

jusqu'au  
**17 juillet**

AIRFRANCE / présente

**THE ELEPHANT IN THE ROOM**  
en collaboration avec HOLT RENFREW

CIRQUE LE ROUX • France

**POUR TOUS**

- COMÉDIE DE REBONDISSEMENTS
- ROCAMBOLESQUE

THÉÂTRE OUTREMONT

En codiffusion avec

THÉÂTRE OUTREMONT Montréal

LA PRESSE+ présente

**Pour le meilleur et pour le pire**

CIRQUE AÏTAL • France

**POUR TOUS**

- CONTE MODERNE
- TENDRE

CHÂTEAU À LA TOHU

montrealcompletementcirque.com

**ÉMOTIONS PURES**



GALERIE LEONARD &amp; BINA ELLEN, UNIVERSITÉ CONCORDIA ET D'ARGOS

Pour la première fois, on utilise l'antichambre de la réputée galerie universitaire pour y monter une exposition d'été.

## Comment parler d'art contemporain à la télévision

Le réalisateur belge Jef Cornelis est à l'honneur à la galerie Leonard et Bina Ellen

### DANS LE VESTIBULE AVEC JEF CORNELIS

Commissaire: Michèle Thériault.  
À la galerie Leonard et Bina Ellen de l'Université Concordia jusqu'au 12 août.

NICOLAS MAVRIKAKIS

Une grande œuvre dans un petit espace. Voilà comment nous pourrions résumer cette exposition intitulée *Dans le vestibule avec Jef Cornelis*. Pour la première fois, Michèle Thériault, commissaire et directrice de la galerie Leonard et Bina Ellen, utilise l'antichambre de la réputée galerie de l'Université Concordia pour y monter une exposition d'été. Espérons qu'elle réitère l'expérience l'an prochain. Seuls deux fauteuils et deux écrans vidéo — installation qui fait penser à l'ambiance d'écoute de la télévision dans un espace privé — vous permettront de visionner 26 films sur l'art, réalisés

entre 1964 et 1996 par le réalisateur belge Jef Cornelis. Les cinq programmes qui y sont présentés durent près de 25 heures... Mais en fait, il s'agit d'un petit échantillon sur les 200 films que Cornelis réalisa!

Il ne faudrait pas que vous vous laissiez rebuter par l'ampleur du programme. Vous ne pourrez pas tout voir, mais chacun des films sur lesquels vous tomberez, grâce au hasard de la programmation, sera passionnant. Il s'agit d'un petit festival de films sur l'art (qui, de plus, est gratuit). Moi qui ai souvent reproché à ce type de films de faire formellement et narrativement dans le conventionnel, le cliché et le bonbon, je dois dire que je fus particulièrement impressionné par l'œuvre — c'est le mot — de Jef Cornelis. Vous y apprendrez bien des choses. Les deux films sur Cassel, sur la *Documenta 4* de 1968 et sur la *Documenta 5* de 1972, sont à cet égard des documents historiques pour le milieu des arts. Dans ce dernier, vous pourrez entendre des entrevues avec le galeriste

Leo Castelli, avec les artistes Lawrence Weiner et Joseph Kosuth, qui y discutent de la définition de l'art conceptuel et de la pertinence de cette appellation avec Marcel Broodthaers...

### Un petit écran/écran pour une grande œuvre

Ces films sur l'art de Cornelis ont tous été réalisés pour la Radio-Télévision belge (BRT). Voilà qui surprendra. Un travail que notre télévision nationale pourrait prendre comme modèle. Oui, il est possible de parler d'art contemporain au plus grand nombre, et ce, sans sacrifier à la qualité, sans avoir à inviter une « vedette » qui ne connaît rien à l'art et qui appauvrit le discours sur l'art... Et le travail de Cornelis ne consista pas qu'à transmettre de l'information dans un média grand public. Chaque film de Cornelis est exemplaire du point de vue de la recherche formelle, ainsi que du point de vue de l'innovation dans la manière de raconter une histoire.

Michèle Thériault avait vu pour la première fois le travail de Cornelis en 2010 « dans une expo réalisée par la brillante commissaire Chuz Martínez pour le MACBA [Musée d'art contemporain de Barcelone]. *Expo Are You Ready for TV? traité de la télévision et de son langage spécifique. On y retrouvait des œuvres pour la télévision de tous les genres. Il y en avait pour plus de 150 heures* ». Comme Thériault l'écrit dans son texte de présentation, Cornelis fut donc un essayiste télévisuel.

### Belgique, 1986

Parmi les films que j'ai pu voir, je vous conseille *Les arts visuels en Belgique*, enregistrement d'une table ronde sur le thème « *Que signifie le phénomène des arts visuels en Belgique en 1986?* ». Voilà un débat qui rappellera ceux que nous tenons sur les arts au Québec et au Canada... Existe-t-il une spécificité, une identité des arts en Belgique? À quoi tient la renommée des artistes belges? Mode passagère? Mise en marché exemplaire? Certes, les invités s'empêchent dans des distinctions entre un art régional et un art international, alors que la question véritable est celle de la visibilité et de la survie de la périphérie par rapport au centre économique et culturel... Mais voilà néanmoins une discussion qui fera réfléchir. Les invités, de renom, comme Jean-Hubert Martin, Bernard Blistène ou Jan Hoet, en arrivent à la conclusion que la force d'une culture dépend de l'intérêt des médias et en particulier de la télévision, d'un public plus ouvert d'esprit, de la solidité des institutions ainsi que des structures de diffusion, et surtout de collectionneurs passionnés par l'art...

Il faut dire que, du côté des collectionneurs, la Belgique fut choyée. Un autre film de Cornelis, intitulé *Trois souris aveugles* (1968), vous permettra d'ailleurs de vous familiariser avec certains d'entre eux, des collectionneurs qui n'ont pas hésité à acheter des formes d'art plus difficiles, et même de l'art minimaliste ou conceptuel...

Collaborateur  
Le Devoir

## La crainte de l'aventure

### LE GOÛT DES MERVEILLES

★★ 1/2

Drame sentimental d'Éric Besnard. Avec Virginie Efira, Benjamin Lavernhe, Lucie Fagedet, Hervé Pierre. France, 2015, 101 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Un film éveille parfois le souvenir clair et précis d'autres films du même genre, montrant à quel point le cinéaste s'engage sur les mêmes sentiers que ses prédécesseurs, et qu'il n'avait pas l'intention de prendre une autre direction, encore moins de réinventer la roue.

C'est ce sentiment, persistant, que suscite *Le goût des merveilles*, un travail consciencieux et consensuel signé Éric Besnard (*Mes héros*), ayant visiblement pris beaucoup de notes devant *Forrest Gump* et *Rain Man*. Joli subterfuge, il plante son décor dans la Drôme provençale, paysage idyllique parfumé de lavande et baignant dans une lumière éclatante, au point d'avoir du mal à convaincre que le gel menace vraiment les récoltes de la belle héroïne interprétée par la non moins séduisante Virginie Efira (*Caprice, 20 ans d'écart*).

Veuve et mère de deux enfants, prise à la gorge par la banque à cause des mauvais rendements de son domaine agricole, Louise a suffisamment de soucis lorsque Pierre (Benjamin Lavernhe) surgit sur le pare-brise de sa voiture qui roule à bonne vitesse. Le jeune homme en est quitte pour quelques égratignures, mais montre vite sa propension à tout calculer avec une précision maniaque, à faire régner l'ordre (même s'il n'est pas chez lui) et à s'attacher à cette femme à la fois séduite et confuse par sa perspicacité malgré sa démarche d'automate. Avant qu'elle ne découvre qu'il souffre du syndrome d'Asperger, le voilà qui transforme son quotidien, celui de ses enfants (un garçon rivé à ses jeux vidéo et une ado en début de rébellion), et pourrait en faire beaucoup plus si on lui laissait la chance de sortir des griffes d'un système effrayé par la différence, représenté ici par l'unique Hiam Abbass que l'on a déjà vu plus inspiré.

### Romance pudique

Dans le déroulement de l'affaire, vous faut-il de longues explications pour imaginer la suite? Celle-ci est télégraphiée dès les toutes premières scènes (même la magnifique chanson de Véronique Sanson *Bahia* est appelée en renfort symbolique), romance très pudique dans un décor idyllique avec obstacles à la clé, question de prolonger un petit suspense qui n'en est pas vraiment un.

Il faut tout de même saluer le choix de Besnard d'avoir opté pour une figure peu connue pour défendre cet être d'une sensibilité extrême, d'une intelligence supérieure et aux comportements stoïques, donc déstabilisants. Benjamin Lavernhe, presque toujours contraint de porter un étouffant complet à la coupe et aux couleurs austères, représente la seule véritable surprise du *Goût des merveilles*, titre qui évoque aussi une pâtisserie. Encore là, on veut sans aucun doute nous prévenir du caractère sucré (ou suranné?) de cette petite sérénade sur les vertus de la différence. Dommage que la mise en scène reste trop souvent muette à ce sujet.

Collaborateur  
Le Devoir



AXIA FILMS  
Benjamin Lavernhe représente la seule véritable surprise du *Goût des merveilles*.

# LA BIENNALE DE SCULPTURE

## 21-24 JUILLET 2016

### SAINT-JEAN-PORT-JOLI

En co-production avec l'Institut culturel Avataq  
Commissaires // Beatrice Deer et Michel Saulnier

biennaledesculpture.com

SCULPTURES <

ARTISTES À L'ŒUVRE <

MARCHÉ DES MÉTIERS D'ART <

EXPOSITION <

VISITES COMMENTÉES <

ACTIVITÉS FAMILIALES <

SPECTACLES <

POP-ÉVÉNEMENTS <

CHAQUE JOUR!

Anirniq

Le Nordet déboussolé

LA BIENNALE DE SCULPTURE  
SAINT-JEAN-PORT-JOLI

Institut culturel Avataq  
Avataq Cultural Institute

Jean-Pierre Morin >

Bernard Paquet >

Étienne Guay >

Denys Heppell >

Julie Simoneau >

Judith Dubord >

Alain Cadieux >

Jusipi Kulula >

Lucassie Echaloock >

Mattiusi Iyaituk >

Charleen Watt >

Anna Ohaituk >

Julie Grenier >

Mary Paningajak Alaku >

Conseil d'administration 2016 : François Garon, Marie-Claude Gamache, Christiane Hardy, Marie-Anne Lemay, Anny Morin, Robert Gaudreau et Michel Saulnier

GALERIE D'ART

## Stewart Hall

ART GALLERY

Centre culturel de Pointe-Claire, Stewart Hall  
176, ch. du Bord-du-Lac - Lakeshore

10 juillet au 28 août 2016

**LESTEMPS SUSPENDUS**  
Caroline Cloutier et Joëlle Morosoli

Pique-nique vernissage  
Dimanche 10 juillet, midi

Caroline Cloutier: Déploiement 2, 2016

Entrée libre  
INFO : 514 630-1254  
www.pointe-claire.ca

Jusqu'au 7 août 2016

## Karoline Georges

De la quête du sublime  
au temps de la virtualité

### EXPRESSION

Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe  
T 450.773.4209  
www.expression.qc.ca  
expression@expression.qc.ca

30 juillet

12-13 août

24 août

1-4 septembre

22 octobre

OTTAWA – Louise Vigée Le Brun au musée  
ÉTAT DE NEW YORK – Dürer et Rembrandt  
VERMONT – Bread and Puppet Museum  
Date limite : 11 juillet!

NICOLET – ARTHABASKA – peinture-sculpture  
CÔTE-DU-SUD – le long du fleuve  
De la seigneurie au patrimoine religieux  
Quelques places disponibles!

QUÉBEC – Pierre Bonnard au musée

www.lesbeauxdetours.com  
514-352-3621  
En collaboration avec Club Voyages Malavoy  
Titulaire d'un permis du Québec

Les beaux détours  
CIRCUITS CULTURELS

# CINÉMA

## Vertigo et Obsession : œuvres hantées

De Palma n'a jamais caché sa passion pour Hitchcock

FRANÇOIS LÉVESQUE

C'est un paradoxe dont peu de cinéastes aiment parler : aussi original puisse-t-il paraître, tout film, après analyse, rend compte de l'influence d'autres films. Hommages manifestes ou emprunts inconscients, passé et présent s'interrogent et se répondent en un perpétuel écho : ainsi en va-t-il dans le 7<sup>e</sup> art, un « cimetière vivant », pour reprendre la formule affectueuse d'Alain Resnais. Or, peut-être par crainte d'être traités d'imitateurs, la plupart des réalisateurs préfèrent garder leurs références par-devers eux. Tel n'est pas le cas de Brian De Palma, objet d'un documentaire passionnant à l'affiche dès le 15 juillet.

À cet égard, l'un des plus beaux témoins de la fascination de De Palma pour Hitchcock demeure son bien nommé *Obsession*, une relecture intégrale de *Vertigo*.

« Pour moi, *Vertigo* représente le film parfait et il hante mes pensées », explique De Palma au journaliste Luc Lagier dans l'ouvrage *Les mille yeux de Brian De Palma*.

De Palma confia même la trame sonore d'*Obsession* à Bernard Herrmann, longtemps le compositeur attitré d'Hitchcock.

### La grande illusion

Pour mémoire, *Vertigo* conte l'histoire d'un détective (James Stewart) qui s'éprend du sosie d'une femme morte qu'il avait été chargé de suivre et dont il était tombé amoureux (Kim Novak dans les deux rôles). *Obsession* relate pour sa part les tourments d'un homme d'affaires (Cliff Robertson) qui retrouve dans une jeune femme le sosie de son épouse assassinée des années plus tôt (Geneviève Bujold dans les deux rôles). Dans un cas comme dans l'autre, une machination est ordie en coulisse.

« Comprenez bien que *Vertigo* s'appuie sur la plus brillante des idées de cinéma : un homme (James Stewart) tombe amoureux d'une illusion (Kim Novak) créée de toutes pièces par un manipulateur (Tom Helmore). C'est exactement ce qui se passe lorsque vous regardez un film ! Vous tombez amoureux d'une illusion créée par le metteur en scène », note le cinéaste dans le recueil d'entretiens *Brian De Palma* coécrit par Laurent Vachaud, de la revue *Positif*, et Samuel Blumenfeld, du journal *Le Monde*.

### Le maître et l'apprenti

Pour De Palma, l'évolution d'un cinéaste relève beaucoup du modèle du maître et de l'apprenti.

« J'ai essayé de m'exprimer à travers sa façon de faire du cinéma, d'adopter sa grammaire cinématographique. J'ai utilisé quelques-unes de ses histoires, repris quelques-uns de ses personnages. Ses idées étaient tout simplement les meilleures [...] C'était comme peindre d'après un vieux maître de la peinture. Vous apprenez de lui, vous regardez sa manière de faire et ensuite vous évoluez d'après son travail en ajoutant vos propres idées », confie-t-il encore à Lagier.



Kim Novak dans une scène iconique de *Vertigo*

Il en fut pourtant pour lui faire une réputation de talentueux plagiaire, sa virtuosité ne pouvant, elle, être remise en question. Si la critique américaine ne lui prête plus guère attention, la critique française continue à l'inverse d'accueillir chacun de ses films, *Femme fatale* ou *Passion*, avec une réelle délectation cinéophile.

### Retard critique

« Ce n'est jamais très facile d'être incompris ou rejeté comme je l'ai été, avoue le principal intéressé dans *Les mille yeux de Brian De Palma*. Mais vous devez suivre votre propre inspiration quoi qu'on dise autour de vous. En retravaillant les idées d'Hitchcock, je savais ce que je faisais et pourquoi je le faisais [...] Vous savez, retravailler les œuvres d'un autre artiste est un processus qui existe depuis la nuit des temps. J'ai vraiment eu le sentiment d'aller à l'école avec Hitchcock. Je sentais que je comprenais parfaitement son cinéma, que je voyais à mon tour ce que lui avait vu avant moi. Alors, le jugement des critiques n'est finalement pas si important. De toutes les façons, les critiques ont toujours une décennie de retard. »

Voire davantage : lors de sa sortie, *Vertigo* fut boudé par la presse — on ne le « redécouvrit » que bien plus tard. Nombre de films de Brian De Palma continuent de connaître un sort similaire.

Au final, l'attrait de son cinéma découle justement de ce que les références qui y foisonnent n'appauvrissent pas l'œuvre : elles la densifient.

Le Devoir



L'actrice Geneviève Bujold contemplant son double dans *Obsession*.

## Lui, il fabrique des bombes

UN AMÉRICAIN  
PORTRAIT DE RAYMOND LUC LEVASSEUR

Documentaire de Pierre Marier.  
Canada, 2015, 99 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Ses racines canadiennes-françaises, ses origines ouvrières, ses années de service pendant la guerre du Vietnam ou de détention dans les pires pénitenciers ont-ils forgé la personnalité révolutionnaire de Raymond Luc Levasseur ? Un peu tout cela, répond le documentariste Pierre Marier, qui tente de dégager les lignes de force du parcours d'un homme dont les indignations sont nombreuses, et qui jamais ne resta les bras croisés devant l'injustice.

Dans *Un Américain. Portrait de Raymond Luc Levasseur*, le récit de son parcours débute dans ce qui fut autrefois un refuge pour les Canadiens français en quête de travail aux États-Unis. Lorsque Levasseur déambule dans les rues de Sanford, Maine, près des anciennes usines de textile aujourd'hui en ruine, on y voit le lieu des premières misères, des premières insultes, des premiers espoirs déçus, les siens et ceux de sa famille venue du Québec. Cela allait forcément

teinter la suite de sa destinée, révolté devant la ségrégation raciale, admiratif devant le courage des Vietnamiens écrasés par la machine de guerre américaine. Un premier séjour en prison en 1969 (coupable de possession d'une petite quantité de marijuana, mais surtout engagé auprès des vétérans d'une guerre absurde et perdue d'avance) ne freina pas ses élans révolutionnaires.

### Passé terroriste

Ceux qui ignorent tout de Raymond Luc Levasseur verront dans les premières minutes d'*Un Américain* une tribune pour un gardien de la survivance canadienne-française. Or, au fil des confidences captées simplement, et ponctuées d'images d'archives, de photos éloquentes ou de gros titres dans les journaux, le passé « terroriste » de Levasseur se profile lentement, sûrement. Car celui qui a lu Marx, Lénine, Hô Chi Minh et Che Guevara ne pouvait se contenter de la théorie. Avec d'autres camarades d'infortune, sa compagne de l'époque et leurs trois enfants, Levasseur vivra pendant des années dans la clandestinité. Entre 1975 et 1984, les palais de justice, les banques et les installations militaires seront la cible de leur groupe, l'United Freedom Front, dénonçant ainsi la politique étrangère américaine en

Amérique latine et l'apartheid en Afrique du Sud.

Du temps de Ronald Reagan, on avait les gauchistes à l'œil, et Levasseur fut parmi les personnes les plus recherchées par le FBI. Lors de sa capture, et après de longs procès, il passera près de 20 ans en prison, souvent en isolement, une expérience dont il dit souffrir encore depuis sa sortie en 2004. De cette réclusion forcée, il évoque le caractère absurde, mais aussi ses stratégies pour conserver un minimum d'équilibre mental, recevant lettres et appuis de sympathisants à travers le pays et à l'étranger, tissant aussi une relation amoureuse avec une femme qui étudiera le droit pour réussir à lui rendre visite, et accélérer sa sortie de prison !

Raymond Luc Levasseur souligne avec ironie qu'il s'était battu pour la libération de Nelson Mandela, et c'est en prison qu'il a appris que ses efforts ne furent pas vains. Dans un style dépouillé, un peu statique — contraste avec la vie agitée de son sujet —, *Un Américain* épingle une société bourrée de contradictions, farouche gardienne de la liberté d'expression, mais tolérant mal la moindre dissidence bruyante. Sur-tout de la part d'un nègre blanc d'Amérique.

Collaborateur  
Le Devoir

Le Devoir



Raymond Luc Levasseur vécut pendant des années dans la clandestinité.

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

cinéma cinémathèque thèque qc qc	cinéma cinémathèque thèque qc qc	cinéma cinémathèque thèque qc qc	cinéma cinémathèque thèque qc qc	cinéma cinémathèque thèque qc qc	cinéma cinémathèque thèque qc qc	cinéma cinémathèque thèque qc qc	cinéma cinémathèque thèque qc qc	cinéma cinémathèque thèque qc qc	cinéma cinémathèque thèque qc qc
9 JUILLET 19h00								DÈS LE 8 JUILLET 17h30	
<p><b>Un Américain : Portrait de R.L. Levasseur</b> Un documentaire de Pierre Marier, 99 min - VOSTF</p>					<p><b>La tête de Normande St-Onge</b> Un film de Gilles Carle, 116 min - VOF En présence des acteurs</p>				
<p>cinéma thèque qc</p>					<p>cinéma thèque qc</p>				
<p>335, boul. de maisonneuve est @berri-uqam</p>					<p>(514) 842-9768 cinematheque.qc.ca</p>				
<p>f cinematheque.quebecoise cinemathequeqc</p>					<p>f cinematheque.quebecoise cinemathequeqc</p>				

## CULTURE › LIVRES

## Un espoir réinventé, le legs d'Yves Bonnefoy

Sa poésie marquante est l'une des plus lisibles de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle

ANTOINE BOISCLAIR

On disait de son œuvre, dont on prépare l'édition dans la Bibliothèque de la Pléiade, qu'elle possédait toutes les qualités dignes d'un prix Nobel. A défaut d'avoir obtenu cette récompense, Yves Bonnefoy, décédé le 1<sup>er</sup> juillet, laisse en héritage une œuvre monumentale formée de recueils, d'essais, de préfaces et de traductions dont la portée universelle impose le respect.

A l'âge de 93 ans, l'écrivain français venait tout juste de publier deux livres au Mercure de France: *L'écharpe rouge*, un récit autobiographique, ainsi qu'*Ensemble encore*, un recueil de poèmes dont certains vers nous laissent croire aujourd'hui que l'auteur sentait peut-être la fin approcher. «*Qu'ai-je à léguer? / Ce que j'ai désiré, / La pierre chaude d'un seuil sous le pied nu, / L'été debout, en ses ondes soudaines, / Le dieu en nous que nous n'aurons pas eu.*»

Ces vers résument une part importante du parcours de cet écrivain né à Tours en 1923. Un écrivain immense, véritable incarnation de la poésie française contemporaine, dont la mort a ébranlé le milieu littéraire au cours des derniers jours. À l'opposé d'une longue tradition moderne, qu'il a associée notamment à Stéphane Mallarmé, Bonnefoy s'est longtemps méfié des abstractions, préférant explorer le monde sensible. Malgré sa complexité, son étrangeté teintée d'onirisme, sa poésie s'avère en ce sens l'une des plus concrètes et des plus lisibles de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.



ERIC FEFERBERG AGENCE FRANCE-PRESSE

Véritable incarnation de la poésie française, Yves Bonnefoy a toujours accompagné son travail poétique de réflexions sur l'art.

## Une réalité rugueuse

Ses débuts littéraires, marqués par les expériences surréalistes, ne laissaient pourtant pas présager un tel cheminement. Lorsqu'il s'installe à Paris en 1943, il fréquente André Breton et ses disciples. C'est par l'écriture automatique qu'il s'initie à la poésie, à ses possibles, avant de prendre ses distances, en 1947, du mouvement de Breton, qu'il juge trop «*occulte*», trop éloigné de la réalité — celle qui est notre séjour, notre «*vrai lieu*».

C'est alors qu'il publie ses premiers textes majeurs: *Anti-Platon* (1947) et, surtout, *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* (1953), constitué de poèmes à la fois lyriques et métaphysiques, hantés par la mort et la présence mystérieuse d'une égérie, Douve, qui occupe à certains égards

le rôle de la Béatrice de Dante. Plus de cinquante ans avant «*la pierre chaude*» de son dernier recueil, Bonnefoy s'attardait à ce que Rimbaud a appelé la «*réalité rugueuse à êtreindre*»: «*Ici l'inquiète voix consent d'aimer / La pierre simple, / Les dalles que le temps asservit et délivre, / L'olivier dont la force a goût de sèche pierre.*»

L'essai intitulé *L'acte et le lieu de la poésie* (1958) viendra consolider son projet: «*il faut donc, pour achever la révolution baudelairienne, pour affermir le réalisme hésitant, achever aussi la critique de la pensée religieuse dont nous sommes les héritiers. [...] Il faut, autrement dit, réinventer un espoir*». A la suite de la Seconde Guerre mondiale, des crises du langage et du sujet qui pousseront certains auteurs d'avant-garde

à dissocier la poésie du sens, de l'intelligibilité, Bonnefoy a travaillé, en effet, à «*fonder un nouvel espoir*».

À ce sujet, l'ultime recueil du poète met en évidence, encore une fois, la cohérence de son parcours. Il faut boire la «*coupe de la confiance*», suggère un poème d'*Ensemble encore*, tout en demeurant lucide quant au caractère chimérique du langage. «*J'atteste que les mots ont droit au sens, / Qu'il est difficile pourtant / De faire de cette foi de la pensée, / Qu'il semble naturel d'en avoir honte!*»

## L'art et la présence

Invité régulièrement par des établissements d'enseignement — les universités de Nice, d'Aix-en-Provence, de Genève et de Yale l'accueilleront —, Bonnefoy obtiendra en 1981, au Collège de France, une chaire de recherche qui lui permettra de se consacrer à ses études sur la poésie. Un livre paru aux éditions du Seuil rassemblera les nombreuses conférences qu'il a données dans la vénérable institution: *Lieux et destins de l'image. Un cours de poésie au Collège de France* (1981-1993).

Il continuera d'écrire des recueils, dont certains comptent parmi les plus beaux et les plus achevés de la poésie française contemporaine: *Ce qui fut sans lumière* (1987), *Début et fin de la neige* (1991) et *Les planches courbes* (2001), pour ne nommer que ces titres particulièrement marquants. Mais ce n'est pas tout. En plus d'avoir été l'un des poètes français les plus importants de sa génération, en plus de nous avoir fait lire la poésie symboliste — ses études sur Baudelaire, Rimbaud et Mallarmé ont fait date —, Bonnefoy fut

aussi un critique d'art averti.

*L'arrière-pays* (1972), où il est question notamment de Piero Della Francesca et de Nicolas Poussin, constitue une méditation passionnante sur l'art, sur la présence esthétique et la quête de sens qui lui est propre. Proche de Christian Dotremont, du groupe Cobra, admirateur d'Alberto Giacometti, de Pierre Alechinsky et de plusieurs autres artistes modernes, Bonnefoy a toujours accompagné son travail poétique de réflexions sur l'art.

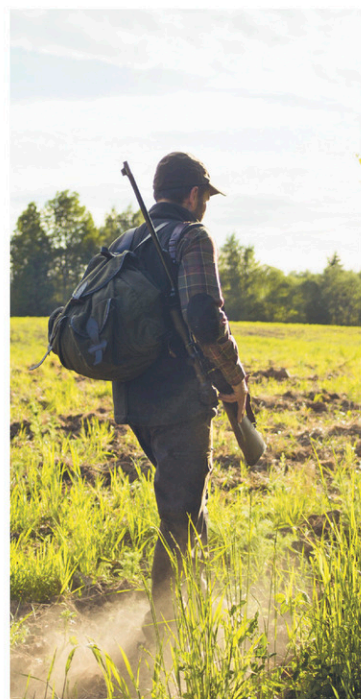
La poésie, la peinture, le dessin et la musique, par des voies différentes, nous confrontent à notre finitude, mais l'art a aussi cette capacité de nous faire renouer un instant, comme chez Proust, avec le «*temps perdu*» ou avec ce qu'il nomme ailleurs la «*présence*». Dans *Ensemble encore*, le peintre français Jacques Truphémus devient ainsi un véritable guide: «*Peintre, tu es le seul, ayant souvenir, / A pouvoir aujourd'hui entrer ici. / Tu sais qui a lissé, dans l'éternel, / Le désordre des draps.*»

Cet ultime recueil témoigne d'une foi admirable en l'art. Parce qu'il fait mentir ceux qui prétendent que la poésie n'est qu'une affaire de jeunesse, il constitue aussi une leçon de poésie. À l'image du reste de l'œuvre, *Ensemble encore* donne confiance en la parole poétique.

Collaboration spéciale  
Le Devoir

ENSEMBLE ENCORE  
SUIVI DE PERAMBULANS  
IN NOCTEM

Yves Bonnefoy  
Mercure de France  
Paris, 2016, 144 pages



ISTOCK

Le poète use de la métaphore du chasseur-trappeur.

## POÉSIE

Nicolas  
Lauzon en  
trappeur

Guettant la part animale en soi, le poète tend l'oreille aux bruits du Nord

HUGUES CORRIVEAU

Depuis *Géographie de l'ordinaire* (éditions du Passage, 2011), Nicolas Lauzon regarde intensément ce qui l'entoure, voyage, diversement, entre les pays ou les paysages. Le poète clôt ici sa trilogie de l'itinérance envoûtée, persuadé que, tout près, sous son œil attentif, la vie et l'imprévu le convient à mieux comprendre les effets du réel.

À l'en-tête de l'ancienne devise de la Compagnie de la Baie d'Hudson, ce recueil, qui superpose des corps donnés en pâture, fait la part belle aux reflets d'aube et de nuit. Comme il le précise: «*Là où la mort / nous garde bien vivants / je vais gourdin à la main / traquer ce qu'il me reste / de dignité.*»

On pourrait sans doute lui reprocher de filer la métaphore du chasseur-trappeur un peu trop, mettant en péril l'originalité de l'entreprise, mais la distance que prend la parole pour pénétrer le sens des actes et des accomplissements rehausse un propos trop itératif. C'est sans grande subtilité qu'il affirme: «*Je trappe pour ne pas oublier / la valeur de ma peau.*»

Ainsi, on hésitera à accompagner le poète dans cette manie qu'il a de faire coïncider un peu trop l'acte de chasser et celui d'écrire en appuyant parfois sans finesse sur leur rapport. «*La lame est un poème / qui tranche le gras du cuir*», écrit-il à gros traits. *A contrario*, il relève souvent ce défi quand, par exemple, du corps mort d'une proie, il dira: «*sa dépouille me nourrira / au-delà de la tristesse humaine*». C'est de cette manière que la poésie de Nicolas Lauzon dévie d'une apparente simplicité à la fervente compréhension des pulsions qui la mènent.

Comme les loups, le poète «*possède la patience des écorchés*». S'il y a de la beauté dans ce travail, elle n'est pas ailleurs que dans cet acte de foi qui propulse la quête du poète, méfiant et envoûté, sur le chemin des failles humaines: «*Je me mesure à la vie / Pro pelle cutem / ne suis qu'un homme / dans la nuit.*» C'est déjà beaucoup, c'est déjà donner à sa propre parole une mission qui veut transcender l'immédiate et relative insignifiance de l'ordinaire.

Collaborateur  
Le Devoir

PRO PELLE CUTEM  
(PEAU POUR PEAU)  
Nicolas Lauzon  
Éditions du Passage  
Montréal, 2016, 60 pages



Le CCA tient à remercier de leur appui généreux le ministère de la Culture et des Communications, le Conseil des Arts du Canada, le Conseil des arts de Montréal, la Graham Foundation for Advanced Studies in the Fine Arts et Hydro-Québec.

Testa & Weiser, Carbon Tower (prototype), rendu extérieur de la base de la tour, 2002. Dossier d'archives Testa & Weiser, Collection Centre Canadien d'Architecture, Montréal. Don de Peter Testa et Devin Weiser. © Peter Testa et Devin Weiser

Fier partenaire  
Hydro Québec

CCA  
Centre Canadien d'Architecture  
Canadian Centre for Architecture  
cca.qc.ca

Archéologie du  
numérique:  
complexité et  
convention  
11.05. —  
16.10 2016

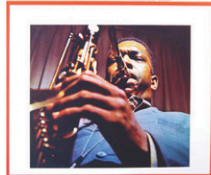
SALLE  
BOURGIE

La Fondation Arte Musica  
présente

16  
17

5 À 7 JAZZ

## JOHN COLTRANE &amp; GIANT STEPS



## LE GÉNIE DE COLTRANE

Judi 22 septembre - 18h

REMI BOLDUK JAZZ ENSEMBLE

Rémi Bolduc célèbre le 90<sup>e</sup> anniversaire de naissance de ce géant du jazz en interprétant quelques pièces de son album *Giant Steps*.

CARTE BLANCHE  
À MÉLISSA LAVERGNE

Judi 20 octobre - 18h

La percussionniste de *Belle et Bum* nous propose un concert de jazz latino-américain aux rythmes de Cuba, New York, Paris et Puerto Rico.



## SATIE VARIATIONS

Judi 27 octobre - 18h

CORDAME

L'ensemble de Jean Félix Mailloux jette un regard neuf sur la beauté et l'excentricité de la musique d'ERIK SATIE!

CULTURES DU MONDE

## RYTHMES DES ÎLES

Samedi 15 octobre - 19h30

German Lopez, timple Antonio Toledo, guitare

Musique folklorique des îles Canaries  
Découvrez cette musique avec le maître du timple, cette petite guitare à cinq cordes emblématique de ces îles espagnoles.

POÈTES ET POÉTESSES  
D'AL-ANDALUS

Mercredi 8 février - 19h30

Amel Brahim-Djelloul, voix

ENSEMBLE AMEDYEZ

Musique traditionnelle méditerranéenne andalouse

Avec son timbre riche et ensoleillé, Amel Brahim-Djelloul vous fera rêver de la Méditerranée.

## A NIGHT IN DUBLIN

Judi 30 mars - 19h30

LÚNASA

Lúnasa est de retour à la salle Bourgie pour une soirée enlevante de musique traditionnelle irlandaise.



Billets et programmation complète

SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES  
BEAUX-ARTS  
MONTRÉAL

FONDATION ARTE MUSICA

Présenté par

TD

## CULTURE › LIVRES

## Au pays du nouvel or noir

L'homme nu dévoile un monde menacé par la dictature du numérique

CHRISTIAN DESMEULES

Sans être le héros d'un roman de science-fiction, tu pourrais habiter, disons, dans un pays à l'avant-garde de son époque. Vivre sous un régime qui n'aime pas les femmes et les homosexuels, qui se méfie des écologistes et de la jeunesse. Qui n'aime pas vraiment non plus les lecteurs, cette fraternité d'oisifs et de poseurs de questions.

Les livres en papier sont devenus difficiles à trouver. De moins en moins imprimés, ces objets tuent des arbres et coûtent cher. De toute façon, comme les librairies sont devenues rares et n'offrent plus qu'une sélection dérisoire, tu as depuis longtemps « migré » vers d'autres « plateformes » de lecture. Et si tu as accès du bout des doigts à des milliers de livres, tu as l'impression de n'en posséder aucun. Le plus souvent, tu les oublies aussitôt après les avoir lus — une poignée d'aiguilles enfouies dans la botte de foin de ta bibliothèque numérique.

Au prétexte de te faciliter la vie, ta « boutique » de livres habituelle croit savoir tout ce que te concerne. Tes habitudes et tes préférences de lecteur, les passages que tu as soulignés, les livres que tu as vaguement l'intention de lire. Ainsi, il sait, lui, qu'après deux tentatives tu n'as jamais dépassé le second tome de *À la recherche du temps perdu*. Jamais tu n'oserais écrire ou souligner le mot « bombe » ou « suicide ».

## L'ère du soupçon

Il n'a jamais été aussi facile pour un gouvernement d'espionner ses propres citoyens. Les milliers d'agents et d'informateurs qui ont fait les beaux jours de la Stasi, la redoutable police est-allemande, font aujourd'hui figure de dinosaures en peluche. Devant les nouvelles possibilités du « renseignement », George Orwell, le célèbre auteur de *1984*, aurait peut-être avalé son stylo.

Cette révolution silencieuse est le propos de *L'homme nu. La dictature invisible du numérique*, l'essai de Marc Dugain et Christophe Labbé, respecti-



Chaque minute, environ 300 000 tweets, 15 millions de SMS, 204 millions de courriels sont envoyés à travers le monde, tandis que deux millions de mots-clés sont soumis à Google.

vement romancier (*La chambre des officiers*) et journaliste d'investigation au *Point*, spécialisé dans les questions de défense, de police et de renseignement. Le flux de données disponibles pour « analyse » donne le ver-

« L'homme nu trouvera difficilement la force de résister dans une société où santé, longévité, sécurité seront le prétexte officiel à sa transparence »

vement romancier (*La chambre des officiers*) et journaliste d'investigation au *Point*, spécialisé dans les questions de défense, de police et de renseignement. Le flux de données disponibles pour « analyse » donne le ver-

vement romancier (*La chambre des officiers*) et journaliste d'investigation au *Point*, spécialisé dans les questions de défense, de police et de renseignement. Le flux de données disponibles pour « analyse » donne le ver-

Et derrière les succès de Facebook, d'Apple et d'autres géants de la nouvelle économie, ils soulignent que se profile une idéologie libertarienne qui, sous le prétexte de débarrasser le monde du terrorisme, programme la destruction progressive de l'État. Le paradoxe est grand : tandis que ces nouveaux géants se cachent derrière les hauts murs de la finance mondiale et les accords de confidentialité, nos vies, elles, sont devenues des livres ouverts.

## En finir avec le hasard

Mais il y a plus. Ou plus existentiel. L'objectif des mégadonnées semble être de débarrasser le monde de son imprévisibilité, d'en finir avec le hasard. « *Le niveau de connaissance sur chacun sera bientôt tel que l'on pourra prédire nos comportements, y compris les plus répréhensibles. La surveillance de tout être humain sera la règle.* » Nous y sommes presque : des compagnies d'assurances accordent déjà des rabais à leurs clients qui acceptent de porter un bracelet connecté ou d'installer des capteurs sur leur automobile.

« L'homme nu trouvera difficilement la force de résister dans une société où santé, longévité, sécurité seront le prétexte officiel à sa transparence. » L'éternelle peur de la mort aura une fois encore raison. Les gens seront prêts à toutes les génuflexions dans l'espoir de repousser l'inévitable, croient les auteurs de *L'homme nu*, qui jouent aux futurologues tout en sonnant l'alarme devant l'euphorie numérique qui gagne nos sociétés. Nouvelle religion, même totalitarisme.

« Un peuple prêt à sacrifier un peu de liberté pour un peu de sécurité ne mérite ni l'une ni l'autre, et finit par perdre les deux », prophétisait Benjamin Franklin en 1755.

En attendant d'en arriver à cette extrémité, le livre que tu tiens encore entre tes mains, même racorni ou déconnecté, porteur de poussière et d'acariens, reste peut-être l'un de derniers lieux de résistance.

cdesmeules@ledevoir.com

L'HOMME NU  
LA DICTATURE INVISIBLE  
DU NUMÉRIQUE  
Marc Dugain  
et Christophe Labbé  
Plon/Robert Laffont  
Paris, 2016, 208 pages

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## À l'amour comme à la guerre

Le Cubain Leonardo Padura raconte une génération désenchantée par les mirages de la révolution

CHRISTIAN DESMEULES

C'est une collection de rendez-vous ratés, de défections, d'infidélités et de hasards comme on en trouverait sûrement dans toute vie si on avait les moyens de les sonder.

Créateur du détective Mario Conde (avec le cycle des *Quatre saisons*), auteur d'une douzaine de romans et écrivain cubain le plus lu dans le monde, Leonardo Padura nous revient avec treize nouvelles écrites entre 1985 et 2009. Il jette, comme son contemporain Pedro Juan Gutiérrez (*Trilogie sale de La Havane*), un regard amoureux mais sans complaisance sur la société cubaine. À petites touches, l'écrivain né en 1955 fait, dans *Ce qui désirait arriver*, le portrait d'une génération désenchantée, à la foi branlante devant les mirages de la révolution.

La guerre qui a marqué cette génération, la guerre civile en Angola (1975 à 2002) à laquelle Cuba a participé jusqu'en 1991 en y envoyant des troupes, traverse presque tout le recueil — Padura y a lui-même séjourné durant un an à titre de journaliste. De même pour la difficile « période spéciale » après la chute du mur de Berlin, sonnante la fin du « dopage » de l'économie cubaine par l'Union soviétique et un retour pénible à la réalité. L'équivalent de se regarder dans un miroir fêlé, sans maquillage, après une soirée d'abus en tous genres.

Il ne faut donc pas s'étonner de retrouver dans ces nouvelles des personnages qui envisagent tous, à des degrés divers, de quitter l'île. Comme dans *La porte d'Alcalá*, où un journaliste stationné en Angola depuis trop longtemps fait un bref détour par Madrid pour y visiter une exposition de Velásquez avant de rentrer à Cuba. Un intermède pendant

lequel son « existence lui apparaît comme une suite d'échecs et d'égarements qui l'avait amené à perdre toutes ses ambitions, tous ses rêves ».

Un autre se rappelle ses neuf nuits d'amour passionné avec une chanteuse de bolero lorsqu'il avait 18 ans, avant qu'elle ne disparaisse du jour au lendemain, partie refaire sa vie à Miami et le laissant prisonnier d'une mélancolie capable de nourrir pour l'éternité son amour des boléros les plus sirupeux (*Neuf nuits avec Violeta del Río*).

Ou ce journaliste cubain en visite à Milan qui souhaite désespérément tomber amoureux d'une Italienne pour pouvoir tourner le dos à Cuba. La pianiste d'un restaurant pour touristes compte les jours (et le nombre de trajets de bus) qui la séparent de la retraite. Ici, un travesti timide et vieillissant qui arpente les rues de La Havane à la recherche de l'amour. Là, un homme posté en Angola depuis deux ans, pourtant bien marié à Cuba mais vivant en couple avec une collègue à Luanda, qui est sur le point de rentrer chez lui.

D'une main de maître, Leonardo Padura imagine des êtres complexes, fragiles et sensibles qui transportent à leur façon le souvenir d'un amour déçu, la nostalgie de séances de sexe torrides, des tonnes de regrets et d'espoirs éteints. De quoi donner envie de lire, si ce n'est pas déjà fait, le reste de la production d'un écrivain qui est bien plus qu'un auteur de polars.

Collaborateur  
Le Devoir

## CE QUI DÉSIRAIT ARRIVER

Leonardo Padura  
Traduit de l'espagnol (Cuba)  
par Elena Zayas  
Métaillié  
Paris, 2016, 240 pages

## MADELEINE

SUITE DE LA PAGE E 1

## Un casse-tête souriant

Depuis qu'elle déballe la vie de Madeleine, institutrice française née en 1915, curieuse, voyageuse, érudite, ouverte sur le monde et sur les autres, comme en témoignent les bouts de sa vie qu'elle avait oubliés dans sa cave, la jeune journaliste se questionne beaucoup sur l'intimité dans laquelle le contenu de ces boîtes et papiers lui a permis d'entrer. Elle s'interroge aussi sur les traces que sa génération va laisser derrière elle après son temps utile sur terre.

« Dans 100 ans, est-ce qu'on va pouvoir réaliser un exercice comme celui-là ? se demande-t-elle. Toutes nos vies entrent désormais dans des disques durs dont on pourrait perdre la capacité de lecture ou qui pourraient s'altérer avec le temps, laissant de nous rien de très palpable », contrairement à Madeleine qui, au fil de sa vie, a rangé dans sa cave des lettres, des papiers officiels, des cartes postales, des coupures de journaux, des bouquins, des souliers trop grands qu'elle n'a jamais portés, entre autres milliers de petites choses qui permettent aujourd'hui à Clara Beaudoux de remonter la pièce par pièce sur Twitter le puzzle de cette vie.

« Avec Madeleine, c'est la petite histoire qui raconte aussi la grande », dit-elle. C'est la mémoire du XX<sup>e</sup> siècle que l'on côtoie au détour d'une série de tickets de rationnement ou de la première carte d'électrice de sa mère datant de 1945, un an après l'année où les femmes ont obtenu le droit de vote en



Un des tweets publiés sur le compte Twitter de Clara Beaudoux

France, ou en lisant les coupures de journaux qu'elle a minutieusement conservées et qui résument en une manchette forte la chute de Hitler ou encore le premier pas de l'homme sur la Lune. « Elle a traversé un siècle que je ne connaisais jusque-là que par les livres d'histoire », ajoute la journaliste. J'ai l'impression aussi que c'était quelqu'un de bien. »

Dans la cave n° 16, la journaliste a rencontré toute une vie, mais également l'amour, la passion, la curiosité, la mort aussi, avec cette lettre manuscrite annonçant la mort de son cousin Martial à la guerre en 1941. Elle a remonté le fil de l'amour entre Madeleine et Loulou par les centaines de lettres et cartes postales qui

ont nourri ce rapprochement entre deux êtres et dont la plus ancienne, en 1934, se termine par la formule : « mon bon souvenir à Mademoiselle ». Madeleine n'a alors que 19 ans. Loulou écrit des lettres conjointes à elle et à ses parents. Il lui parle aussi de reliure de livres à l'imparfait du subjonctif et au passé simple.

## Joli bazar

Clara Beaudoux est restée perplexe devant une liste d'épicerie oubliée comme marquage dans un livre, devant des objets dont elle ne connaissait pas la fonction — un bock à lavement entre dans cette catégorie ! — ou devant une série de petites pochettes de tissu dans lesquelles Madeleine

conservait des petites choses inutiles, des sous, une photo, des fleurs séchées, forcément significatives pour elle.

« Parfois, je me demande si je vais venir à bout de cette cave, de ton joli bazar », écrit-elle en évoquant plus loin son accès privilégié à cet « infini qui touche ». Elle, mais aussi bien d'autres. En ligne, le *Madeleine Project* a fait cliquer plus de 120 000 personnes sur la page *Storify*, qui rassemble le premier volet de tous ces fragments d'une communication par Twitter relatant des pans de la vie de la vieille dame. La troisième saison de cette exploration s'est jouée fin juin en ligne. Elle révèle, entre autres, le contenu d'un film 8mm trouvé dans la cave en février dernier, lors de la saison 2, et pour lequel la journaliste a dû dénicher une vieille technologie pour pouvoir le visionner.

« Beaucoup de gens m'ont écrit pour m'expliquer que cette mémoire déballe les renvoyait à la mémoire de leur famille, dit Clara Beaudoux. Les grands-mères se rappellent leur propre histoire et leurs petits-enfants y voient la vie de leurs grands-mères. » Et ce, dans un décalage forcé entre la forme très moderne et le fond provenant d'un temps où les photos avaient une grande valeur parce qu'elles étaient rares et où les lettres d'amour prenaient plus de temps pour atteindre un cœur qu'un texto, donnant à l'ensemble cette poésie qui, elle, finit par transcender les générations...

Le Devoir

MADELEINE PROJECT  
Clara Beaudoux  
Éditions du sous-sol  
Paris, 2016, 286 pages

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 27 juin au 3 juillet 2016

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

## ▼ Romans québécois

1	Vrai ou faux	Christine Brouillet/Druide	1/4
2	Vi	Kim Thuy/Libre Expression	2/13
3	Les chevaliers d'Antares • Tome 2 Basilics	Anne Robillard/Wellan	4/7
4	Ça peut pas être pire...	Nathalie Roy/Libre Expression	3/7
5	La théorie du drap contour	Valérie Chevalier/Hurtubise	5/12
6	Souvenirs d'autrefois • Tome 3 1920	Rosette Laberge/Les Éditeurs réunis	7/4
7	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	6/11
8	L'amour au temps d'une guerre • Tome 2...	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	9/12
9	J'adore Rome. Enquête dans les bas...	Isabelle Lafèche/Québec Amérique	10/7
10	Les chevaliers d'Antares • Tome 1...	Anne Robillard/Wellan	8/8

## ▼ Romans étrangers

1	Le temps des regrets	Mary Higgins Clark/Albin Michel	1/5
2	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO	2/15
3	Mariachi Plaza Michael	Connelly/Calmann-Lévy	3/5
4	L'horizon à l'envers	Marc Levy/Robert Laffont	6/21
5	L'insoumis	John Grisham/Lattès	4/8
6	Le dompteur de lions	Camilla Läckberg/Actes Sud	5/5
7	Sans nouvelles de toi	Joy Fielding/Michel Lafon	7/9
8	Le Mercato d'hiver	Philip Kerr/Masque	8/4
9	L'amie prodigieuse	Elena Ferrante/Gallimard	-/1
10	La carrière du mal	Robert Galbraith/Grasset	-/1

## ▼ Essais québécois

1	Le multiculturalisme comme religion politique	Mathieu Bock-Côté/Cerf	1/5
2	Rendez à ces arbres ce qui appartient...	Boucar Diouf/La Presse	2/38
3	Les passagers clandestins. Métaphores...	Ianik Marchal/Somme toute	6/2
4	Le guide des bars et pubs de Saguenay	Mathieu Arseneault/Quartanier	7/8
5	Le point sur la langue	Louis Cormier/VLB	10/7
6	Une escroquerie légalisée	Alain Deneault/Ecosociété	9/13
7	Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme	Deni Yvan Bécharé/Natasha Kanapé Fontaine/Ecosociété	4/9
8	La médecine	Alain Deneault/Lux	-/1
9	La liberté de presse, la liberté de tous	Claude Robillard/Québec Amérique	-/1
10	L'affaire Turcotte	Catherine Dubé/Rogers	-/1

## ▼ Essais étrangers

1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	1/24
2	Ivres paradis, bonheurs héroïques	Boris Cyrulnik/Odile Jacob	3/6
3	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	2/20
4	Les Trumperies. Le meilleur du pire...	François Durpaire/Kévin Picciau/Édito	4/2
5	Il est avantageux d'avoir où aller	Emmanuel Carrère/POL	-/1
6	M Train	Patti Smith/Gallimard	-/1
7	Demain, un nouveau monde en marche	Cyril Dion/Actes Sud	-/1
8	Économie du bien commun	Jean Tirole/Presses universitaires de France	5/2
9	Antispéciste. Réconcilier l'humain...	Aymeric Caron/Don Quichotte	10/8
10	La sagesse de l'argent	Pascal Bruckner/Grasset	8/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## CULTURE › LIVRES



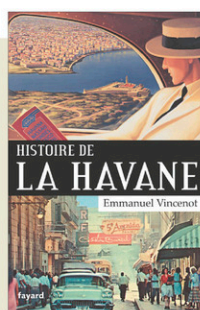
RÉCIT

## ÇA S'EST FAIT COMME ÇA

Gérard Depardieu  
Le livre de poche  
Paris, 2016, 192 pages

Si vous n'avez pas encore lu ce livre de souvenirs de Depardieu, profitez de sa sortie en poche pour vous y plonger. Véritable feu d'artifice de confessions décoiffantes, cette autobiographie en style libre, rédigée avec la collaboration du journaliste et écrivain Lionel Duroy, aide à comprendre le caractère parfois brutal du grand comédien. Rescapé des tentatives d'avortement de sa mère et fils d'un père analphabète, Depardieu, né en 1948, quitte l'école à 10 ans et s'adonne à la délinquance (petits trafics, prostitution, vols). Quand un psychologue de prison lui dit qu'il a des mains de sculpteur, c'est l'illumination: il sera artiste. A 16 ans, il suit des cours de théâtre à Paris. L'impressionne par sa présence physique, mais il ne connaît rien et peine à s'exprimer. Le déclic se produira grâce à quelques professeurs. La suite — son immense succès, ses mariages, ses frasques, la mort de son fils — sera bien sûr marquée par ce parcours rugueux, raconté ici avec effronterie. L'artiste, qui redit son admiration pour Handke et son amitié pour Poutine, n'est pas nécessairement sympathique, mais il est fascinant.

Louis Cornellier



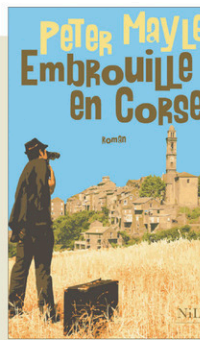
HISTOIRE

## HISTOIRE DE LA HAVANE

Emmanuel Vincenot  
Fayard  
Paris, 2016, 794 pages

Le Québec a fait quelques escales à La Havane au cours des cinq derniers siècles. C'est dans son port qu'est décédé le célèbre corsaire montréalais Pierre Le Moine d'Iberville en 1706. La capitale cubaine a également hébergé un duo de pirates de l'air felquistes à la fin des années 1960 avant d'accueillir les membres de la cellule Libération de Jacques Lantôt. Entre deux séjours à la plage, l'historien français Emmanuel Vincenot nous offre un tour guidé à travers le passé houleux de la cité castriste. Son *Histoire de La Havane* nous ramène à la fondation de la ville sur la route des galions chargés des trésors de l'Amérique espagnole. Entourée de remparts, La Havane a longtemps tourné le dos à la mer. Elle ne s'est ouverte sur le large qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle avec l'aménagement du Malecón, son boulevard bordé d'hôtels et de casinos. La « Las Vegas des Caraïbes » a été balayée par les guérilleros de Fidel Castro. Avec le réchauffement diplomatique entre Cuba et les États-Unis, c'est au tour de la « ville de la Révolution » d'être menacée par les flots de touristes américains. Vincenot nous incite à la parcourir avant que son « charme désuet » ne soit emporté par la vague.

Dave Noël



POLAR

## EMBROUILLE EN CORSE

Peter Mayle  
Traduit de l'anglais  
par Jean Rosenthal  
Éditions Nil  
Paris, 2016, 216 pages

Tout le monde a entendu parler de Peter Mayle et de son roman à succès *Une année en Provence*, qui n'a fait que confirmer l'engouement des Britanniques pour le Midi. Qualifié de « plus méridional des Anglais », Mayle continue à publier régulièrement des histoires qui se passent dans le sud de la France. Il a même commis une dizaine de romans « à saveur policière » mettant en vedette le milliardaire français Francis Reboul, redresseur de torts de son état. *Embrouille en Corse*, le plus récent de ses livres, est tombé sur mon bureau au moment où on parlait de lui à la radio. J'avoue tout de suite avoir eu beaucoup de peine à me rendre jusqu'à la page 100 de cet innommable truc. On y retrouve une intrigue éminemment improbable où le palais du Pharo de Marseille appartient au héros de Mayle alors que l'édifice est plutôt le Palais des congrès de la ville: le détail est important parce que toute l'histoire repose sur le fait qu'un méchant mafioso russe veut mettre la main sur la propriété. L'affreux gangster tentera d'intimider Reboul et ira jusqu'à faire appel à la mafia corse pour arriver à ses fins. On ne vous en dira pas plus, mais ce cocktail de personnages m'as-tu-vu, de clichés et de répertoire d'endroits à fréquenter autour de Marseille est proprement insupportable. Tout cela est en plus livré sur un ton qui sonne tellement faux qu'on se demande comment une telle arnaque a pu tenir le chemin pendant si longtemps.

Michel Bélair



JEUNESSE

## JE SUIS HEUREUX!

Angèle Delaunoy  
Isatis  
Montréal, 2016, 24 pages

« Je suis heureux lorsque je marche pieds nus sur la terre, sur l'herbe ou sur le sable [...] devant une grande feuille de papier blanc que je peux colorier [...] quand l'hiver reste dehors et que je regarde la neige tomber en tourbillons. » Ode aux bonheurs simples, cet album illustré par le toujours festif Philippe Béha exulte la joie de vivre. Sur fond blanc, un petit garçon coloré exprime tout ce qui le rend heureux en expliquant que le bonheur, ce sont « ces petits riens qui [l]e font sourire ». Si le texte simple, fait de phrases courtes, assure une bonne lisibilité et les scènes présentées, une identification assurée, le ton prêche peut-être par excès de candeur. La morale qui veut que tous les petits trouvent le bonheur dans une flaque d'eau est sans doute un peu surfaite. La finale qui ouvre la voie à la réflexion en invitant les lecteurs à nommer ce qui les rend heureux saura faire réagir les enfants, mais leurs réponses seront-elles aussi candides que celles du personnage? Un album mignon et honnête.

Marie Fradette

## Éloge de la sociologie

Dans un court essai très éclairant, Bernard Lahire expose les vertus du regard sociologique

LOUIS CORNELLIER

Le commissaire Maigret, personnage vedette des romans policiers de Georges Simenon, ne se contente pas de découvrir des coupables. Sa devise, « Comprendre et ne pas juger », repose sur l'idée qu'« un homme sans passé n'est pas tout à fait un homme ». En créant un tel héros, explique le sociologue français Bernard Lahire, Simenon exprime sa croyance « en la possibilité de comprendre les actes les plus fous, les plus inhabituels ou inattendus, en apprenant tout simplement à connaître les différents milieux sociaux en jeu et la place qu'y occupent les différents protagonistes du drame ».

Il réfléchit, ce faisant, comme un sociologue, suggère Lahire dans *Pour la sociologie*, une solide défense et illustration de cette science sociale méconnue et contestée, qui a fait vibrer le Montréal universitaire, la semaine dernière, alors que s'y tenait le XX<sup>e</sup> Congrès de l'Association internationale des sociologues de langue française.

L'histoire des blessures narcissiques infligées à l'humanité est connue. Copernic nous a appris que la Terre n'était pas le centre de l'univers. Darwin nous a forcés à prendre conscience de notre lignage animal. Freud est venu nous dire que nous n'étions pas maîtres de notre psychisme. La sociologie, explique Lahire, vient ajouter à ces blessures en faisant « tomber l'illusion selon laquelle chaque individu serait un atome isolé, libre et maître de son destin, petit centre autonome d'une expérience du monde, avec ses choix, ses décisions et ses volontés sans contraintes ni causes ». Elle nous dit: ça ne marche pas comme ça; tout acte humain a « des contextes, des causes ou des conditions de possibilité »; le social nous détermine.

## La fiction du libre arbitre

Évidemment, affirmer ainsi que le libre arbitre est une « fiction » ne passe pas comme une lettre à la poste. Les possédants, les dominants et tous ceux qui ont « réussi » voudraient croire et faire croire



ISTOCK

La sociologie désessentialise les individus; on ne naît pas délinquant, sportif ou médecin, on le devient au cours d'un parcours social, explique le Français Bernard Lahire.

qu'ils ne doivent leurs privilèges qu'à eux-mêmes, à leur talent et à leurs efforts, et que les dominés, les pauvres et les délinquants sont, par conséquent, responsables de leur sort.

La sociologie, parce qu'elle cherche souvent à éclairer les causes sociales de ce qui dérape dans la société (crime, terrorisme, échec scolaire, etc.), est même accusée de pratiquer « l'excuse sociologique », une attitude qui consiste, pour reprendre les mots de George Bush père, « à mettre le crime sur le compte de la société plutôt que sur celui de l'individu », encourageant ainsi la désresponsabilisation individuelle.

*Pour la sociologie* répond brillamment à ces attaques. « Nier l'état du réel, écrit Lahire, n'est sans doute pas la meilleure façon de pouvoir le transformer. » Pour faire voler des avions, il faut connaître les lois de la physique et en tenir compte, illustre-t-il. Il est dommage qu'on puisse « faire de la politique, c'est-à-dire vouloir agir sur la réalité sociale, sans avoir lu une ligne des sciences qui l'étudient ».

La sociologie, explique Lahire, à partir de ses méthodes propres (observations, entretiens et questionnaires), fait ressortir le caractère socialement déterminé de certaines pratiques (choix du conjoint, orientation scolaire, goûts),

elle « historicise des états de fait tenus pour naturels » (les différences entre hommes et femmes) et elle désessentialise les individus (on ne naît pas délinquant, sportif ou médecin, on le devient au cours d'un parcours social). La sociologie procède, en résumé, à une contextualisation des comportements et habitudes des individus « multisocialisés » et « multidéterminés » que nous sommes tous, afin de les comprendre en les pensant dans une logique relationnelle.

## Déterminisme et fatalisme

Les partisans de la responsabilité individuelle — nous les sommes tous un peu — sont heurtés par une telle approche. Les riches, par exemple, aiment bien croire qu'ils ne doivent leur statut qu'à leur mérite. Accepter le déterminisme biologique (dons innés) passe encore, mais reconnaître le déterminisme social, résultat des actions humaines, suscite la résistance. Pourtant, remarque Lahire, « si le destin de chaque individu ne dépendait que de sa capacité à faire les bons choix, à prendre les bonnes décisions et à mettre en œuvre toute la volonté nécessaire, on se demande bien pourquoi les individus ne feraient pas plus souvent le choix d'être riches, cultivés et célèbres... »

La reconnaissance du déterminisme social n'est pas un plaidoyer pour le fatalisme, précise Lahire. Comprendre les logiques qui rendent possible la criminalité, par exemple, « c'est se donner la possibilité d'agir et [...] d'éviter de nouveaux drames ». Comme ce n'est pas en niant, mais en comprenant le déterminisme physique qu'on a pu faire voler des avions, c'est en comprenant les déterminismes sociaux qu'on peut « se demander ce qu'il faut faire pour transformer la réalité et redonner aux individus un pouvoir sur le réel ».

Ce court essai, substantiel et lumineux, ravira tous ceux qui sont convaincus que la connaissance libère, même ceux qui, comme moi, continuent de croire à la réalité d'un libre arbitre « en situation ». Il faut d'ailleurs souhaiter, comme Bernard Lahire, que l'enseignement de la sociologie trouve une place à l'école. Le débat public en serait rehaussé.

louisco@sympatico.ca

## POUR LA SOCIOLOGIE

ET POUR EN FINIR  
AVEC UNE PRÉTENDUE  
« CULTURE DE L'EXCUSE »  
Bernard Lahire  
La découverte  
Paris, 2016, 184 pages

Hydro Québec présente

respirez le grand art

18 JUIN AU 21 AOÛT 2016

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

# DOMAINE FORGET

MAX MANDEL

JAN LISIECKI

LES BRUNCHES-MUSIQUE

JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES

**CONCERTS DU FESTIVAL**

VENDREDI 15 JUILLET  
14 H | 16 H | 19 H | 21 H  
MARATHON DE MUSIQUE  
DE CHAMBRE À QUATRE TEMPS

SAMEDI 16 JUILLET 20 H  
JAN LISIECKI, PIANO

**JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES**

Entre mer et montagnes, découvrez plus de 25 oeuvres installées sur la propriété!

UNE EXPÉRIENCE SENSORIELLE INCOMPARABLE!

**LES BRUNCHES-MUSIQUE**

**CASINO CHARLEVOIX**

Tous les dimanches de l'été!  
Du 12 juin au 4 septembre

17 JUILLET - SI ÇA VOUS JAZZ!  
Denis Poliquin et Marc Bélanger, guitares

10 h 30 à 12 h : 1<sup>er</sup> service - COMPLET!  
12 h 30 à 14 h : 2<sup>e</sup> service

domaineforget.com

418 452-3535 | 1 888 DFORGET (336-7438)